

## Prologue

### Pain de sucre et pot de beurre

Partons d'une image, qui laisse affleurer le Brésil dans le bocage normand<sup>1</sup>.

Le mercredi 1<sup>er</sup> octobre 1550, cinq ans avant la fondation de la France Antarctique du Brésil, le roi Henri II fait son entrée solennelle à Rouen. Accompagné de son épouse Catherine de Médicis et de la cour, le roi Henri II, à cheval, s'apprête à franchir la Seine. À l'occasion de cette entrée solennelle, un spectacle est donné devant la ville, sur la rive gauche, et ce spectacle est représenté par les Indiens Tupinamba. Cinquante Tupinamba et une centaine de marins normands tout nus, peinturés en rouge, auxquels se mêlent quelques dizaines de garces pareillement dévêtues, ont reconstitué un village indien dans les prairies normandes. C'est ainsi que le roi et sa nombreuse suite peuvent contempler la vie sauvage, telle que les navigateurs la découvrent chaque année à l'occasion de la traite du « bois de braise » – *pau brasil* en portugais – dans les parages du Cabo Frio ou sur les bords du Rio de Janeiro<sup>2</sup>.

Dans une nature travestie pour ce retour de l'âge d'or transporté sous les tropiques, avec des ananas et des régimes de bananes accrochés dans les arbres de la rive, se déroulent les différentes phases de la vie primitive : sieste à deux dans un hamac, pêche, chasse à l'arc aux

oiseaux – des perroquets ont été lâchés tout exprès –, rondes autour d'un arbre-mât de cocagne, transport à dos d'hommes du bois de braise jusqu'aux canots des navires marchands, guerre contre les ennemis. Un manuscrit conservé à Rouen comporte une planche en couleurs, où l'on voit ces gens tout nus et tout roses sous la bruine automnale.

L'irruption des féroces Tabajares, ennemis héréditaires des Tupinamba alliés des Français, métamorphose soudain ce paysage pacifique en un champ de bataille. Un rapide corps à corps se conclut par la déroute des intrus et l'incendie de leur village. Un peu plus tard, une naumachie à l'antique, autrement dit un combat naval, est jouée sur la Seine, et montre l'abordage d'une caravelle portugaise par un navire français, escorté de dizaines de canoës indiens, sa prise de haute lutte et son incendie au grand effroi des marins et à l'indicible joie des spectateurs.

Les Indiens Tupinamba sont très belliqueux. Ils font la guerre aux Portugais et mangent ceux qu'ils capturent. Si les Français sont au Brésil, c'est parce qu'ils livrent des armes aux Indiens, les fameux Cannibales de Montaigne. Les Tupinamba tiennent tête aux Portugais, peu nombreux et dont la colonisation piétine. Il reste que la présence française a sans doute précipité les choses et obligé les Portugais à consolider leur colonie.

Cinq ans plus tard, le 15 novembre 1555, le chevalier de Malte Nicolas Durand de Villegagnon arrive au Brésil et fonde la France Antarctique, terme hyperbolique pour désigner un très mince établissement, quelques cases ou baraquements dans une île sans eau potable. Il s'établit à l'entrée de la baie de Rio de Janeiro, alors vierge de toute implantation coloniale, dans un îlot minuscule qui s'appelle aujourd'hui Ilha de Villegagnon, et que ne sépare à présent des remblais de la terre ferme qu'un mince chenal.

Par France Antarctique, il faut comprendre France australe, une France symétrique de la nôtre par rapport à l'Équateur et située à peu près sous le tropique du



III. 1. Guillaume Le Testu, *Cosmographie Universelle*. Selon les navigateurs tant anciens que modernes par Guillaume Le Testu pillotte en la mer du Ponent, de la ville françoise de Grace, 1556, « Une moitié seule de la superficie de toute l'orbe [terrestre] », avec six vents, trois adultes barbus au nord, trois imberbes et juvéniles au sud, f. IV v<sup>o</sup>.

Capricorne. À l'époque, l'îlot est baptisé île Coligny, du nom de Gaspard de Coligny, amiral de France, futur chef du parti protestant, et promoteur d'une audacieuse politique coloniale, au Brésil tout d'abord, puis en Floride, au cours de la décennie suivante.

De l'île Coligny, le cosmographe André Thevet, dont on reparlera plus loin, dressera la carte, destinée à son dernier livre inédit, *Le Grand Insulaire et pilotage*, c'est-à-dire un atlas de toutes les îles du monde, en la rebaptisant île Henri, en mémoire d'Henri II, le souverain régnant au temps de la colonie. Pour la monarchie française, et donc pour son cosmographe ou géographe officiel, le nom de Coligny sera voué aux gémonies après la Saint-Barthélemy, massacre qui a prétendument répondu à un complot protestant.

L'île Coligny se trouve au-delà du Pain de sucre, sur le côté gauche de la baie, quand on y entre depuis la mer. Le pain de sucre, les Portugais l'appellent « pão de azucar », et c'est le nom qu'il porte encore à présent. La plupart des Français présents sous les tropiques, au XVI<sup>e</sup> siècle, sont des Normands, pour lesquels ce cône rocheux évoque non pas un Pain de sucre, mais un Pot de beurre, une motte de beurre, plus exactement. D'où ce nom de Pot de beurre qui nous paraît un peu prosaïque aujourd'hui, un Pot de beurre, à l'ombre duquel, peut-on dire en exagérant à peine, s'établit la France Antarctique. De même, à l'entrée de la baie de Rio de Janeiro, il y a un « ratier », ou trou à rat. Or le Ratier est un écueil dans l'estuaire de la Seine, légèrement en amont du Havre.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la baie de Guanabara est vierge de toute occupation européenne. Les Portugais y ont séjourné sans doute, y construisant un fort, vite abandonné en raison de la résistance des Indiens Tupinamba. Alors qu'ils se sont déjà établis à l'intérieur du pays, sur les hauts plateaux, où ils ont fondé la mission de São Paulo, embryon de la métropole économique actuelle du Brésil, ils ont laissé vierge cette incroyable ouverture dans le continent, où Villegagnon, en 1555, se précipite.

Or la région était bien connue des Français, qui s'y rendaient depuis des décennies pour trafiquer. Que venaient-ils chercher au Brésil ? Non de l'or ou des pierres précieuses que l'on y découvrira beaucoup plus tard, mais des plumes d'oiseaux rares, de perroquets, d'aras, et surtout du bois rouge, du bois de braise – *pau brasil* – bien sûr, dont on teignait les étoffes et qui était très recherché. D'où le nom de Brésil qui est resté au pays. Ce bois rouge se négociait à la Bourse d'Anvers, où les Français vendaient leurs cargaisons, commerce très prospère qui portait sur d'assez petites quantités. On importait aussi du Brésil des « plumasseries » ou parures de plumes confectionnées par les Indiens.

C'est dans ce contexte qu'apparaît Jean de Léry, artisan chaussetier originaire de Bourgogne, devenu pasteur après bien des mésaventures et traversant toute la période des guerres de Religion au milieu des persécutions, dans le souvenir du Brésil perdu. Léry a passé dix mois au Brésil, dix mois en baie de Guanabara, alors qu'il était tout juste âgé de 23 ans. De ce séjour austral, il a gardé le persistant souvenir, et rapporté un livre, *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, publié à Genève en 1578, et plusieurs fois réédité, traduit et lu dans l'Europe entière. Dans ce témoignage très personnel, jamais l'imprécateur et prophète ne l'emporte sur l'observateur, et l'ire de l'homme de Dieu passée, c'est le retour à la sérénité de la description complice<sup>3</sup>.

Le parcours que l'on va entreprendre à partir de Léry, de sa vie et de son œuvre, nous conduira de la France des derniers Valois au Brésil des mangeurs d'hommes, puis du Brésil à Genève, à travers l'une des pires périodes de notre histoire, les quelque quarante années des guerres de Religion, dans le sang et l'horreur, des troubles continués sur près d'un demi-siècle. La vie de Léry est exemplaire de cette période paradoxale, où le meilleur a côtoyé le pire, la Renaissance à son déclin les douloureux commencements de l'âge moderne.

Ce parcours-déambulation se poursuivra jusqu'à aujourd'hui, aboutissant à Claude Lévi-Strauss, admirateur de celui qui écrivait : « Je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages. » La concordance est flagrante entre Léry, le premier ethnologue, et Lévi-Strauss, l'ethnologue le plus réputé du xx<sup>e</sup> siècle. Par l'intermédiaire de celui-ci, Léry est de retour au Brésil. Au début de *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss débarque à Rio de Janeiro et foule l'avenue Rio Branco. La formule jaillit, lapidaire : « J'ai dans ma poche Jean de Léry, bréviaire de l'ethnologue<sup>4</sup>. » Sauf qu'un huguenot n'a pas de bréviaire, le bréviaire étant réservé aux curés et aux religieux catholiques ! Un protestant ne peut avoir que la Bible en main ou, à défaut, un psautier. La formule de Lévi-Strauss est ironique, cela va sans dire.

Compte tenu de cette légère nuance, la formule de Claude Lévi-Strauss convient admirablement à Jean de Léry, à condition de donner au mot d'ethnologue son sens spécifique. De fait, Léry est ethnologue, au sens exact du terme, ethnologue bien plus qu'ethnographe. Il vient après l'ethnographe exhaustif que fut et que reste André Thevet, en dépit de ses défauts, tant dans *Les Singularitez de la France Antarctique* que dans *La Cosmographie universelle*, sans parler de *l'Histoire de deux voyages aux Indes Australes, et Occidentales*, dont il ne soupçonna jamais l'existence<sup>5</sup>. Léry ne se contente pas de répéter et d'ordonner la riche matière que celui-ci a donnée dans le plus grand désordre. Il organise et il compare. Là où le premier, compétent ethnographe, donne une étude descriptive de toutes les données relatives à la vie d'un groupe humain déterminé, en l'occurrence les Indiens Tupinamba du Brésil, le second, parfait ethnologue, nous propose une étude systématique des sociétés dans l'ensemble de leurs manifestations linguistiques, coutumières, politiques, religieuses et économiques, comme dans leur histoire particulière.

Chez Léry il y a la volonté d'écrire une histoire comparative et d'explorer les mœurs de tous les peuples auxquels

il peut avoir accès par ses lectures. D'où l'ethnologue avant la lettre que Lévi-Strauss a vu en lui. En d'autres termes, à Thevet ethnographe répond Léry ethnologue, ou du moins un Léry qui s'efforce d'embrasser dans la perspective la plus large possible la diversité de tous les peuples du monde, tels qu'on les connaît à l'époque.

## Notes

1. Je tiens à remercier Franck Belloir, qui a eu l'idée de ce livre et m'a posé les questions nécessaires à sa gestation.
2. MASSA Jean-Marie, « Le Monde luso-brésilien dans la Joyeuse Entrée de Rouen », in *Les Fêtes de la Renaissance*, t. III, études réunies par Jean Jacquot et Élie Konigson, Paris, Éditions du CNRS, 1975, p. 105-116.
3. L'édition de référence est la suivante : LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, édition critique par Frank Lestringant, précédée d'un entretien de Claude Lévi-Strauss, Paris, LGF, coll. « Le livre de poche Classiques », 1994. La référence (chapitre et page) figure entre parenthèses dans le corps du texte.
4. LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes Tropiques*, t. III : « Le Nouveau Monde », chap. IX : « Guanabara », in Vincent DEBAENE (éd.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 67.
5. Pour les titres de ces livres, voir LESTRINGANT Frank, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, ainsi que la bibliographie à la fin de cet ouvrage.